

LES NOMS DE BAPTÊME

Un grand érudit—de mes amis, a bien voulu me faire profiter du fruit de ses recherches en m'apprenant la signification de la plupart des noms de baptême portés en France.

Je crois que ce petit travail offre de l'intérêt.

Il est beaucoup plus sérieux qu'il ne paraît, il exige une connaissance approfondie des langues anciennes.

Parmi les noms de baptême, les uns se rattachent aux langues grecque, latine, slave, scandinave, enfin, les plus récents, aux langues gothiques.

Les noms les plus élevés en gloire sont certainement ceux des archanges et des anges : Michel, Raphaël, Gabriel qu'on honorait en Phénicie parmi les dieux secondaires—émanations de la divinité supérieure. Michel est la force suprême ; Raphaël, la force et la vertu ; Gabriel, la force créatrice.

On a donc tort de donner le nom de Gabrielle aux femmes. C'est un nom essentiellement masculin. Le plus fier nom terrestre est Georges, du grec *Georgios*, dominateur de la terre, qui subjugue la terre.

Après Georges, marchent, parmi les latins : Victor : vainqueur ; Léon : lion ; Maximilien : le plus grand ; Théophile : ami de Dieu ; Théodore : don de Dieu—Théobald, nom scandinave signifie à la fois Dieu et Amour.

André, c'est l'homme, en grec—et Charles (Karl), vieux gothique, c'est le jeune homme, le garçon.

Jacques, d'origine hébraïque, dérivant de Yacoub (Jacob), veut dire celui qui prend la place d'un autre. Méfiez-vous de Jacques.

Alexandre est un si vieux nom grec qu'on ignore sa signification. Philippe est un sportman. Son nom veut dire : qui aime les chevaux.

Henri, est un opulent propriétaire. Henrich, nom gothique : Riche en bois sacrés.

Toujours parmi les noms Goths, on classe : Albert : Noble race ; Raymond : Bouche pure ; Edmond : Bouche noble ; Edouard : Noble garde ; Guillaume : celui qui veut un casque ; Bernard : Cœur d'ours ; Louis, Klodewig, illustre nom si souvent donné aux rois, dérive du Franc, et signifie : Qui se connaît en hommes ; François, Francisque, Francis, veulent dire le Franc ; Maurice : le fils du Maure ; Frédéric est en gothique le même nom que Salomon en hébreu : Riche en paix.

Jules et César sont des noms Volsques, dont le significatif reste obscur ; Gustave scandinave : Celui sur lequel Dieu s'appuie.

Parmi les femmes, agenouillons-nous d'abord devant Marie (Myriam) : pleine de grâces, puis devant Jeanne (Johannah) : favorite de Dieu. Anna, Jeannine sont les mêmes noms ; Noémie, sortie aussi de l'hébreu, veut dire riche en grâces.

Sophie est la sagesse en grec.

Marguerite est la perle précieuse.

Lucie : la lumière (latin).

Thérèse : Qui sait dompter les bêtes féroces. Brave nom, bien porté par la plus enflammée des saintes, qui domptait ses passions, et la plus courageuse des impératrices.

Alice tire son nom d'une fleur admirable des montagnes alpestres : l'edelweis, noble blancheur.

Il est beaucoup de jolies Canadiennes qui s'appellent Alice et méritent d'avoir une fleur pour marraine.

La mode gouverne les noms comme elle gouverne toutes choses.

Autrefois, sous la monarchie, on se transmettait un nom de père en fils. Rarement on apportait une diversion à ces habitudes consacrées. Certaines familles avaient deux noms préférés, comme Louis et Charles pour la Maison de France. Les aînés d'Orléans se nomment tous Philippe. Les aînés de Montmorency : Mathieu.

Les comtes de Toulouse s'appelaient Raymond, les comtes de Foix, Gaston. Les aînés des Noailles s'appellent souvent Hélyon. Les Rohan : Louis. Les La Tour d'Auvergne : Henri. Les d'Albert de Luynes : Honoré. Les Richelieu : Armand, depuis le grand cardinal.

Sous la République, on vit apparaître les noms grecs et romains ; les noms de fleurs, de déesses et de légendes furent particulièrement l'apanage des femmes.

Nous avons tous connu de ces respectables dames nées aux premiers jours du siècle et portant, avec un soupir, des noms qui raillaient leurs cheveux blancs : Flore, Eglé, Hébé, Euphrosine, Aurore, Cypria, Arthémise et même Terpsichore !

Plus tard, les noms romanesques eurent un succès immense. On s'appela Iseult, Ysabeau, Isaure, Ginevra, Malvina, Inès, Yolande, Bathilde, Hedwige, etc.

C'était l'époque où l'esprit français après s'être plongé dans les brumes d'Ecosse avec l'Ossian de Macpherson, courait les grands chemins étrangers sur le cheval des romantiques à tous crins.

Les romanciers furent souvent parrains.

On doit à George Sand des Indiana, à Mérimée des Colomba, à Victor Hugo des Cosette, à Lamartine des Jocelyn, à M. Dumas fils des Jeannine ; une surtout,

qui, malgré la valeur de ses œuvres est son plus charmant ouvrage.

On lui devra aussi des Lyonnnette.

Je crois, cependant, qu'il aurait des droits d'auteur à payer à la duchesse de Persigny, dont la fille aînée a reçu ce joli nom il y a vingt-cinq ans.

La mode, aujourd'hui, favorise les noms paysans. Les bébés, sous leurs vieux points de Venise, leur velours et leurs plumes, s'appellent : Jean, André, Jacques, Andoche, Marcel, Claude, Pierre, François, Antoine.

Les filles : Claudine, Colette, Jeanne Yvonne, Odette. Arlette, Héliette, Jacqueline, Georgette, Miquette, Nicolette, etc.

UNE PAGE D'HISTOIRE

La mort récente, à Pau, du comte Ernest de Montebello, le dernier des quatre fils du second mariage du maréchal Lannes, donna un regain d'actualité à un incident oublié de la vie du glorieux soldat.

C'était en l'an X, dans la soirée du 18 brumaire, devenu fête nationale, en commémoration de la fameuse journée de Saint-Cloud. On tirait un feu d'artifice sur la Seine, en vue du pavillon de Flore, aux fenêtres duquel se tenaient le premier consul, les membres de sa famille et le corps diplomatique.

Le peuple de Paris, qui était en belle humeur, se mit à siffler, Bonaparte comprit que les sifflets provenaient des adversaires de son avènement au pouvoir suprême ; car les moins clairvoyants ne pouvaient plus ignorer ses ambitieux desseins ; ils se devinaient rien qu'à l'espèce d'étiquette antique qui s'observait déjà dans le palais. Napoléon perçait visiblement sous Bonaparte.

Furieux, l'aspirant César envoya mander le commandant de la garde consulaire, laquelle était à son poste sous les fenêtres de la grande galerie de Henri IV.

Ce commandant, c'était Jean Lannes—qui, tranquillement, était resté dans son hôtel—le ci-devant hôtel de Noailles. Il apprend qu'il est appelé d'urgence aux Tuileries ; contrarié de ce dérangement, il s'y rendit sans trop se hâter.

—Pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste ? lui crie le premier consul, du plus loin qu'il l'aperçoit. Rendez-moi compte de ces sifflets... Qui a sifflé ?... Les ministres étrangers étaient aux fenêtres, et ils ont tout vu, tout entendu...

—Tu te moques de moi, répondit flegmatiquement le futur duc de Montebello ; je me f... bien des sifflets ! Le peuple s'amuse, il est en goguette, c'est fête aujourd'hui, et...

—Lannes, reprit Bonaparte avec une dignité sévère, n'oubliez pas que vous parlez au premier consul, et que je ne suis plus votre égal. Faites votre devoir !

—Tu ne me disais pas cela à l'armée, quand tu avais besoin de moi ; dans ce temps-là, tes camarades te tutoyaient...

—Général, rendez-vous aux arrêts ! cria le premier consul hors de lui, en mettant la main sur son épée.

Lannes se retira en grommelant, et fut s'enfermer dans le ci-devant hôtel de Noailles.

Une heure après, le commandant de la garde consulaire recevait un message officiel : c'était sa nomination d'ambassadeur près la cour de Portugal.

—Dites au premier consul, répondit-il au messenger, que je ne sortirai de Paris que quand il me plaira.

Le lendemain, de grand matin, Lannes était en voiture. A sept heures, il se présentait au Trésor et demanda le ministre. Surpris de cette matinale visite, intrigué, le ministre passa aussitôt dans son cabinet.

Lannes entra, plaça ses pistolets sur une table, et remit froidement au ministre une lettre ainsi conçue :

« Lors du passage des canons à travers les Alpes, avant la bataille de Marengo je, soussigné, général Lannes, ai prêté au consul Bonaparte 420,000 francs en lettres de change sur la banque de Venise. J'invite le citoyen ministre à me compter cette somme sous cinq minutes. »

Le citoyen ministre, sérieusement impressionné, s'empressa de payer, et le général, satisfait de son expédition, reprit ses pistolets et regagna son hôtel sans avoir soufflé mot.

Bientôt le premier consul est informé de l'événement. Lannes, mandé aux Tuileries, s'y rend en grande uniforme. Bonaparte lui reproche doucement sa conduite, alléguant qu'il était capable de payer cette dette, sans que lui, Lannes, allât violenter un ministre.

—Ce qui est fait est fait, répond le général, j'en suis fâché pour le ministre, mais j'en suis enchanté pour moi.

Alors, le futur empereur reprend d'un ton caressant :

—Il me faut un homme comme vous à Lisbonne ; j'espère que vous ne me refuserez pas...

—J'irai maintenant où il te plaira.

—Quand voulez-vous partir ?

—Quand tu voudras.

Deux jours après, l'équipage du nouvel ambassadeur roulait sur la route de Bordeaux ; mais il était à peine à deux lieues de Paris, que soixante dragons, pistolet au poing, se saisissaient de sa personne au nom du premier consul et l'écrasaient dans un fort des environs.

Il ne fut pas longtemps en pénitence ; Bonaparte avait, paraît-il, réellement besoin de lui à la cour de Portugal, et le prisonnier, venu quelque peu à résipiscence, put partir pour son ambassade.

Le 1er novembre 1806, quinze jours après la victoire d'Iéna, le maréchal de Montebello adressait à Napoléon la lettre suivante :

« Sire,

« J'ai fait lire hier la proclamation de Votre Majesté à la tête des troupes. Les derniers mots qu'elles contiennent ont vivement touché le cœur des soldats. Ils ont tous crié : Vive l'empereur d'Occident ! Il m'est impossible de dire à Votre Majesté combien ces braves gens l'aiment, et vraiment, on n'a jamais été aussi amoureux de sa maîtresse qu'ils le sont de votre personne. Je prie Votre Majesté de me faire savoir si elle veut qu'à l'avenir j'adresse mes dépêches à l'empereur d'Occident, et je le demande au nom de mon corps d'armée. »

Le 21 mai 1809, l'héroïque maréchal terminait sa brillante et trop courte carrière : à Essling, un boulet de canon lui avait emporté les deux jambes. Ses cendres, par ordre de l'empereur, furent déposées au Panthéon.

LES FONCTIONNAIRES DE LA MORT

Il y a deux villes à Paris. L'une est la cité vivante, l'autre est la cité morte. Et c'est peut-être la dernière qui est la plus peuplée des deux.

Dans tous les cas, elles sont entre elles en rapports quotidiens, ce qui nécessite une réglementation spéciale et un personnel considérable.

Personnel et réglementation viennent d'être, de la part du conseil municipal, l'objet d'un remaniement important, qui passe en revue les diverses catégories de fonctionnaires, employés d'un bout de l'année à l'autre à ces funèbres services.

La liste est interminable : il y a des inspecteurs, des sous-inspecteurs, des conservateurs, des sous-conservateurs, des commis, des géomètres, des gardiens, des fossoyeurs-chefs, des fossoyeurs-ouvriers... Est-ce que je sais...

Etranges professions, qui font à ceux qui les exercent une existence tout à fait à part. Ce serait se tromper singulièrement que de croire que cette existence-là est attristée et assombrie par le côté-à-côté continuel des cadavres. Il n'en est rien.

Par un contraste que je ne me chargerai pas d'expliquer, il arrive, au contraire, la plupart du temps, que ces spécialistes lugubres sont portés à la jovialité et à la bonne humeur. On a compté des vaudevillistes pleins d'entrain dans le nombre, des chansonniers aussi. Les fossoyeurs eux-mêmes, courbés tout le jour sur la tranchée aux cercueils, sont les pratiques les plus folâtres des marchands de vin d'alentour.

* *

Le poète a eu raison quand il a dit :

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.

Certains conservateurs de cimetières habitent dans l'enclos même. Il vous semblerait impossible de dormir dans un pareil voisinage. Vous n'oseriez point ouvrir votre fenêtre le soir, quand les miroitements de la lune semblent faire courir à travers les marbres de blancs et vagues fantômes.

Vous vous habituez à tout cela, et fort vite.

Vous fumez impassiblement votre cigare ou votre pipe en contemplant ces peuples endormis et en écoutant la polka que joue sur le piano votre demoiselle, familiarisée comme papa avec les mausolées et les corbillards.

Un des emplois les plus bizarres de ce répertoire mortuaire, c'est l'emploi de ceux qui sont chargés de soumettre à une revision préalable tous les projets d'épitaphe apportés par des deuils plus ou moins fantaisistes.

On ne se doute pas des cocasseries qui s'étaleraient au regard, si cette censure avant la lettre ne se chargeait pas de refréner les excentricités de regret éternel.

J'ai eu sous les yeux toute une collection d'inscriptions refusées. C'est fou, c'est invraisemblable.

Je me rappelle, entre autres, l'inscription proposée par un mari.

Elle était ainsi conçue :

Ci-git
Mme X... mon épouse
Condamnée pour adultère
en 1863
Mais je lui pardonne !!!

D'autres veulent se faire des réclames.

On m'a montré une autre épitaphe au bas de laquelle un estimable serrurier voulait absolument écrire :

La grille sort des ateliers de son mari
La pareille 600 fr.

Vous comprenez sans peine que l'autorité soit désireuse d'écheniller les tombes et qu'elle ne permette pas